

La Ville de La Châtre, en zone libre jusqu'en novembre 1942, connut ensuite la vie quotidienne sous l'occupation. Comme pour toutes les villes de France, les règles édictées par le gouvernement de Vichy s'appliquaient et, pour la population, il fallait se plier au conformisme de l'époque qui a d'ailleurs évolué entre 1940 et 1944.

Les enfants des écoles chantaient, à La Châtre, comme partout en France: "Maréchal, nous voilà..." et les angoisses de cette époque se retrouvent dans l'histoire du Collège, même si elles n'apparaissent pas en surface.

La vie au Collège fut notamment marquée par l'arrivée de nombreux élèves dont les familles étaient venues trouver refuge à la Châtre.

Plusieurs ont bien voulu témoigner et beaucoup ont souhaité marquer leur reconnaissance en adhérant à l'association des anciens élèves après la guerre.

Il ressort de ces témoignages que les autorités du Collège ont réussi à éviter à ce que la guerre entre dans l'établissement.

Des liens très forts de camaraderie et de solidarité se sont noués, non seulement au Collège, mais aussi, pour certains, dans l'action résistante organisée autour de Jean Pacton qui avait réuni le "Groupe des Collégiens de La Châtre."

L'activité de l'Amicale, durant cette période, a dû être mise en sommeil, mais, au sein de la Ville de La Châtre, des manifestations culturelles ont été organisées avec les élèves du Collège par "Les Aurores" et "Les Gays Escholiers" au profit du Secours National des Prisonniers de Guerre.

François Bernard, élève dans les années 40 témoigne :

... "Vous connaissez la phrase célèbre où Péguy distingue les "périodes", simples tranches de temps, et les "époques", marquées par des événements.

Les moments passés au Collège de La Châtre se sont certainement inscrits, pour moi, dans une époque. D'abord, parce que c'étaient mes années d'enfance, et chacun sait que ces années-là comptent double ou triple, mais aussi parce que c'étaient les années de guerre.

De ma scolarité, dans ces temps dramatiques, je conserve dans l'ensemble, une impression de sérénité. La guerre ne pénétrait pas au Collège, elle s'arrêtait devant ses murs, hélas aujourd'hui détruits... Ma mémoire a cependant enregistré trois clichés photographiques de la débâcle. Je revois d'abord Madame Le Cann écrivant au tableau noir, vers le 20 mai 1940, un ordre du jour du Général Blanchard, commandant les armées du Nord, et qui expliquait assez brièvement, que la situation était moins grave qu'il ne semblait...

La seconde image est celle que je conserve de la fenêtre du 61 rue Venôse, où j'observais le lamentable défilé de l'exode ; et la troisième est le séjour dans la cave où nous étions réfugiés pendant le bombardement de La Châtre - le 23 juin, je crois - que tout le monde avait attribué aux Italiens, mais dont le livre savant de M. Gaultier révèle qu'il était peut-être allemand, mais qu'il fut en tout cas meurtrier puisque, toujours d'après la même source, il causa une dizaine de morts...

Et cependant, l'histoire n'entraîne pas dans notre classe élémentaire où nous avons vécu des années préservées. Peut-être parce que nous étions les "petits" et que nous ignorions tout...

... Cette atmosphère studieuse et pacifique, nous la devons surtout, nous les petits, à l'admirable maître que fut Madame Le Cann.

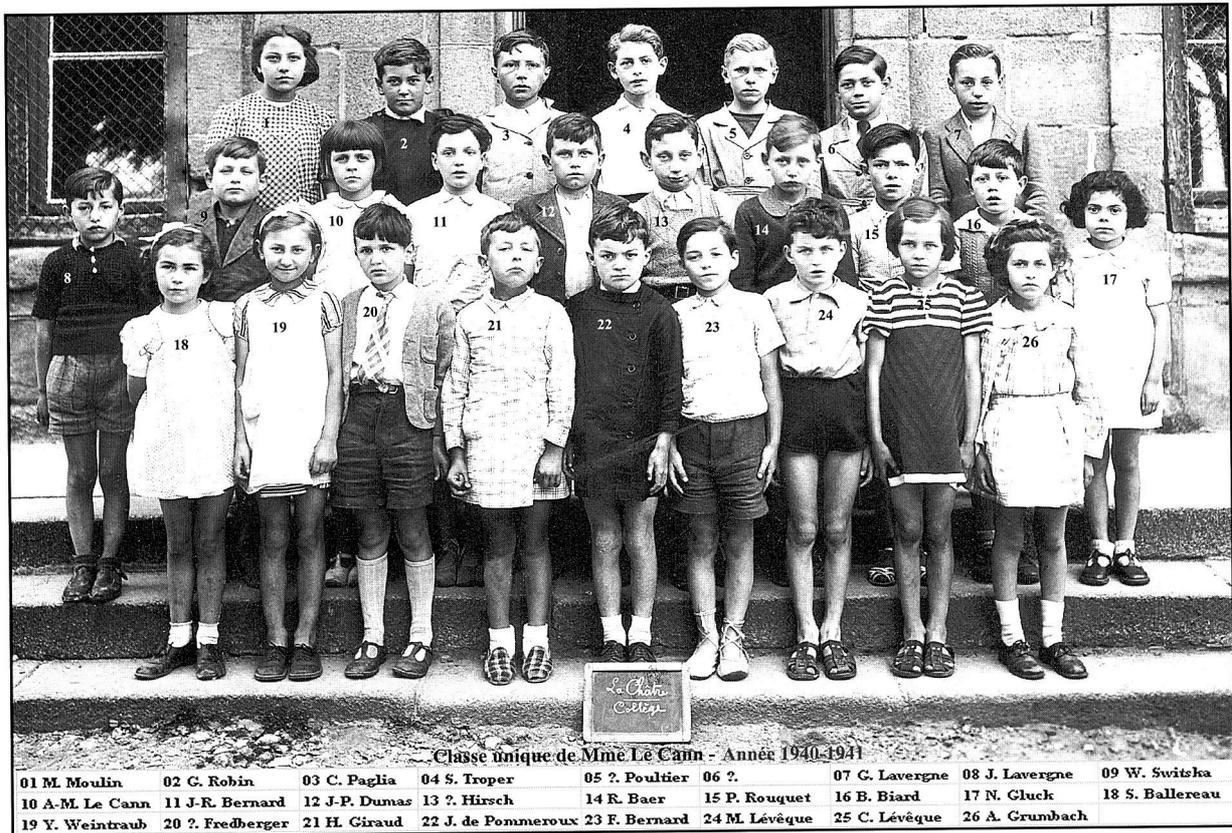
Elle nous a donné de ces années tragiques, une magnifique leçon de ce que, avec mon vocabulaire d'adulte, j'appellerai la continuité et la neutralité du service public de l'enseignement.

Alors que la douloureuse et insistante doctrine officielle cherchait à endoctriner jusqu'aux enfants, j'atteste que pas un mot de politique n'a été prononcé dans les petites classes.

Et dans des conditions incroyablement difficiles, où il fallait délivrer un enseignement simultané à cinq classes, où les enfants de 11ème dessinaient des feuilles de marronnier tandis que ceux de 10ème prenaient une leçon de lecture, que ceux de 9ème repassaient leur géographie, ceux de 8ème méditaient sur une explication de texte et ceux de 7ème mettaient la dernière main à un exercice de calcul, la discipline consentie régnait et nous acquérions tous des bases solides.

Je pense qu'aujourd'hui encore pas un des élèves de Madame Le Cann ne fait de fautes d'orthographe ou ne confond Philippe-Auguste et Philippe Le Bel !..."

François Bernard
élève de 1939 à 1942 et de 1944 à 1945



...“Nous sommes en 1941 ; dans la classe, une dizaine d'enfants (près d'un tiers) ne sont pas d'ici ; ils viennent de toutes les régions de France envahies, occupées ; ils sont Ardennais, Alsaciens, Parisiens ; parmi eux, plusieurs petits juifs qui trouvent au collège la fraternité que leur refuse un régime de persécution.

Est-il permis, à partir de cette image sympathique, figée dans la mémoire, d'une photographie de classe, d'élargir un peu le propos ? La Châtre et son collège doivent se souvenir qu'en 1914 une première fois, puis en 1940 dans des circonstances encore plus difficiles, ils ont accueilli avec simplicité, avec générosité, avec élan, de très nombreux réfugiés auxquels ils ont permis de traverser l'épreuve.

Ceux-ci ne l'ont pas oublié”...

François Bernard

...De cette période de guerre jusqu'en 1946, bien sûr plein de flashes me reviennent à l'esprit, mais je me souviens de l'arrivée de tous ces réfugiés, de tous ces nouveaux petits camarades venus d'horizons divers. Les classes étaient surchargées, mais tout se passait bien avec la bonne volonté des profs et sous la lourde responsabilité de M. Bressolette qui a toujours fait face aux problèmes que cela pouvait engendrer. Je me souviens aussi de ces deux prisonniers allemands qui passaient dans les classes pour recharger les appareils de chauffage. Nous les regardions avec crainte ; pour nous, ils étaient forcément méchants. La ronde aussi de profs ou de pions nommés pour de courts séjours, certains faisaient halte chez nous au 4 avenue Aristide Briand en attendant de trouver un logement. Qui se souvient de Paul Hillairet, de Joseph Lagarde, de Pierre Cadeau ou du pion James Marches dit “Garys Devis” ?...

Claude Lévêque-Augereau

...Lors de mon entrée en sixième, en 1943, c'était encore la guerre. Même pour un enfant de 11 ans, la tension et l'angoisse diffuse, caractéristiques de cette époque, étaient perceptibles. Des enfants, dont les parents s'étaient réfugiés à la Châtre pour échapper à l'effroyable menace qui pesait sur eux, ont été nos camarades en sixième et en cinquième. Après la libération, la plupart sont repartis dans leur région d'origine et il est dommage que nous les ayons ainsi perdus de vue....

Christian Lafaix

L'accueil formidable des Berrichons réchauffe le cœur des réfugiés de l'Aisne, par Michel Lagny

LAON, vendredi 10 Mai, 5 h 00 du matin. Réveil en fanfare sous les bombes : la vraie guerre commence ! Une certaine excitation s'empare de moi. Je suis en 1^{ère} A au lycée : enfin il se passe quelque chose de nouveau. La journée se passe en alertes et, le lendemain, je pars pour les vacances de Pentecôte pour Prouvais, mon village situé à 3 km au nord de l'Aisne, proche des Ardennes. J'ai laissé tous mes bouquins à Laon : je dois y rentrer le mardi...

Oui, mais ça se gâte et l'armée nous fait filer vers le Sud. Nous ne connaissons pratiquement personne au sud de la Marne. Une tante éloignée nous héberge en Seine et Marne. Puis ma mère, directrice de l'école de Prouvais, décide de rejoindre une collègue et amie d'un village voisin dont le frère est chef ou sous-chef de gare au Blanc. Mon oncle nous emmène en auto le 9 juin, juste entre deux flots de réfugiés (mon père aux armées sera fait prisonnier à Dunkerque). Ma mère demande et obtient un poste à Pouligny-Notre-Dame (en remplacement de Georges Toury fait prisonnier en Belgique) ; elle me colle aussi pensionnaire au collège du Blanc où le bac doit avoir lieu le 16 juin. Manque de bol, un ou deux jours avant : bombardement du Blanc... averti par un sixième sens, je n'étais pas en ville ce jour-là. Bref : bac supprimé. Il ne me reste plus qu'à filer en vélo (emprunté... mais rendu plus tard) à Pouligny.

Le bac : à peine réconforté, ma mère me lance à la recherche de bouquins pour réviser ce foutu bac : surtout ne pas perdre de temps avec la guerre, l'armistice et tout le reste !... et la providence, sous la forme de "Madame Toury" m'envoie chez Emile Dervillers qui vient de passer brillamment son bac, session normale bien sûr.

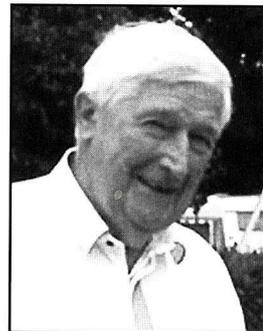
L'arrivée chez lui, pour un petit péquenot des villages reconstruits de l'Aisne est un émerveillement. Voici mon souvenir : au milieu d'une clairière toute baignée de soleil, une petite maison avec un sol en terre battue. A l'intérieur, une grande cheminée où on fait la cuisine, et puis des gens charmants et Emile remarquable de gentillesse.

Je passe le bac, session "réfugiés", le 20 août je crois. Pas d'oral : tant mieux !... et je suis reçu !

Je fais connaissance de mes futurs copains. Je suis aussi très impressionné par la présence d'un

Polonais qui avait dû quitter son pays en septembre 1939, arrivé ici sans connaître un mot de français et qui le parle maintenant très couramment.

Le collège : Au départ, j'y suis pensionnaire, classe Math Elèm.



Les profs : Lamidey pour les maths. Accent nasillard. C'est sans doute un bon prof, mais il ne m'enthousiasme pas. En fait, nous aurions dû avoir, m'a-t-on-dit, Médioni qui vient d'être éliminé par les lois de Vichy. Il erre comme une âme en peine dans les rues de La Châtre, avec sa copine "Jeannette". Je ne saurai jamais ce qu'ils sont devenus.

Hillairet pour la philo : de faible constitution, il tolère gentiment mon penchant pour la paresse ; assez sec, mais ça ne se passe pas trop mal.

Collé : le prof d'anglais, super sympa ; il est vrai que je suis bon en anglais... Et puis, le prof de physique qui n'est autre que "Batistou", le Principal du collège. Il est originaire de Revel je crois. Au premier cours : un clash ! Il nous fait un exposé sur les erreurs + ou - relatives et quand je l'entends dire : "une erreur em plusse ou em moinsse", j'éclate de rire, me croyant, moi petit Nordiste, transporté devant un film de Pagnol. Immédiatement : la porte... et une colle ! Par la suite, nous nous sommes habitués l'un à l'autre et mes résultats n'étaient pas trop mauvais.

La pension : pour un pays de cocagne comme le Berry, la bouffe n'était pas terrible. A part cela, on subissait les rigueurs de l'hiver comme tout le monde et le matin on cassait la glace dans les lavabos. Bref, ma mère soucieuse de ma santé - grâce encore une fois à "Madame Toury" - me trouva une pension chez M. Lavergne, directeur "des tabacs". La cuisine de Madame Lavergne était excellente, et ses enfants, dont Pierre, super sympas.

Le bac Math Elèm.

Ayant fait l'impasse sur la cosmo, je dois repasser en septembre. J'ai calculé l'effort suffisamment pour être reçu !

L'arrosage du bac.

Ce fut pour moi la grande affaire du siècle. Nous nous retrouvons à plusieurs dont Chaussée, Armand Laforêt et commençons la tournée des bistrots. Puis quelqu'un a une idée géniale - surtout pour moi qui suis radin - : on va se faire payer un coup chez les profs. Le dernier "consulté", c'est Collé, le prof d'anglais. Il a un sourire plutôt moqueur... et je bois mon 13ème et dernier apéritif, un Pernod - j'ai habituellement horreur des boissons anisées. Bref, nous quittons, pleins de reconnaissance, Monsieur Collé et je me rends en compagnie d'Armand Laforêt chez lui au cours complémentaire dont la mère est directrice pour y reprendre mon vélo et repartir pour Pouligny à 12 km de là. Armand et son cousin Gaston décident de m'accompagner jusqu'à la sortie de La Châtre.

Et voila-t-y pas qu'au croisement de la route de Guérêt, au niveau du Palais de Justice, en plein virage, Gaston et Armand s'emmêlent les guidons. Armand se retrouve assis en plein croisement - je vous rassure, la circulation n'était pas intense - avec le front écorché et sanguinolant. Gaston est à côté et tente d'éponger le front de son cousin. Mais Armand, pas content du tout, lui dit, façon "Les Vignes du Seigneur" : "Gaston, t'es un salaud, Gaston... Puis reconnaissant des efforts témoignés par Gaston pour le soigner, il lui dit : "j'te pardonne, Gaston, j'te pardonne !"

Les premiers secours ayant donc été apportés, et leurs vélos légèrement voilés, je ramène mes deux lascars chez Madame Laforêt. En bonne enseignante, elle s'écrie : "vous êtes tombés dans du crottin de cheval, c'est le tétanos assuré ! Je me demande si la brave dame - que ses mânes veuillent bien me pardonner - n'a pas un peu trop bu pour tenir des propos aussi pessimistes. Pour ne pas la contrarier d'avantage, j'accepte son invitation à coucher chez elle. Je repartirai à Pouligny le lendemain matin. Je préviens ma mère par téléphone : avantage, je

n'ai pas à m'expliquer avec elle, car le téléphone le plus proche est chez le maire".

La vie à Pouligny-Notre-Dame.

En 1940/41 c'est encore la vie de cocagne, et même plus ; à Prouvais en temps de paix, on achetait le beurre par demi livre ; ici, par livre. A Prouvais, on achetait UN poulet ; ici, une paire. En maints endroits, on se procure du pain à croûte épaisse, excellent, qui reste frais une semaine. Que dire des fruits que l'on sèche au soleil, puis au four du boulanger. Des potées que l'on voit à 50 mètres dans les pâtures, les girolles, les châtaignes. Je découvre aussi la pêche aux écrevisses. Et puis, symbole de deux mondes différents : des sabotiers tous les 500 mètres, alors que lorsque rentrent les gros tracteurs des cultivateurs du Nord, les paysans contemplent avec respect ces monstres venus d'ailleurs.

Enfin et surtout, la gentillesse de tous. Je découvre les joies du palabre. Quand on va acheter des œufs ; on parle d'abord du temps, des récoltes, de Monsieur Pétain, de la guerre bien sûr. Puis, après un verre ou deux d'un vin qui semble venir en droite ligne d'Orléans, on passe à l'achat proprement dit. On discute souvent au café : sur chaque table, un litre de vin, le plus souvent blanc, il me semble. C'est l'unité de base.

Madame Toury

Elle fut, je l'ai dit, notre providence. Malgré les soucis dus à l'absence de son mari, Georges Toury, et des problèmes de santé qu'il rencontrait, elle était toujours là, gaie, souriante, dynamique. Elle a tout fait pour améliorer nos conditions d'existence. D'où l'amitié profonde qui nous lie depuis. Elle est pour nous l'un des membres les plus importants de notre famille.

Michel Lagny
(élève de Maths-Elem 1940-41)

Hommage à Georges Toury

... "C'est avec beaucoup d'émotion, mais néanmoins avec une ferveur toute particulière, que je voudrais associer à cet hommage celui qui de mon instituteur devint l'un de mes meilleurs amis et sut, bien au-delà de ses obligations professionnelles, devenir un guide avec une gentillesse, un doigté et une sureté hors du commun... j'ai nommé notre regretté et très cher ami **Georges Toury** ; ô coïncidence, il y a 20 ans à quelques jours près, il assurait cette même présidence.

Que Madame Toury veuille bien me pardonner de raviver de douloureux souvenirs, mais ces choses font pour moi partie intégrante de ma propre vie et je ne pouvais les passer sous silence en cette occasion..."

Emile Dervillers
Discours du banquet 1984